Bernard Dedet (dir.)

Une nécropole du second âge du fer à Ambrussum, Hérault

Publications du Centre Camille Jullian

Introduction

DOI : 10.4000/books.pccj.1271

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 13 février 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788001

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012

Référence électronique

Introduction In : *Une nécropole du second âge du fer à Ambrussum, Hérault* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2012 (généré le 02 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/1271>>. ISBN : 9782491788001. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.1271>.

Introduction

1. Problématique générale

La découverte de la nécropole de l'oppidum d'*Ambrussum* en 1981 et la fouille d'une partie de celle-ci entre 1999 et 2003 revêtent une grande importance pour la connaissance des usages funéraires du monde indigène du sud de la France au second Âge du Fer.

Cette portion de cimetière, datée des trois derniers quarts du III^e s. et des environs de 200 av. J.-C., contribue d'abord à combler une grande lacune. Certes, le Gard et les Bouches-du-Rhône, et tout particulièrement Nîmes et ses alentours ainsi que la région des Alpilles offrent une série relativement bien fournie de sépultures, plus ou moins bien connues selon l'époque de leur mise au jour, mais celles-ci concernent essentiellement la fin de la période, à partir de la création de la province de Narbonnaise vers 123-118 av. J.-C. (Bel *et al.* 2008 ; Arcelin, Arcelin 1975 ; Marcadal *et al.* 2003). Aucune sépulture peu ou prou contemporaine de celles d'*Ambrussum* n'est pour le moment connue en détail en Languedoc oriental, hormis une des tombes de Beaucaire/Les Colombes, aménagée à l'extrême fin du III^e ou au tout début du II^e s. av. J.-C., et si l'on excepte aussi quelques objets de la fin du IV^e ou de la première moitié du III^e s. av. J.-C. découverts anciennement à Préville, dans les environs d'Uzès, et que l'on considère comme provenant d'une tombe (Saint-Venant 1897). Cependant une fouille de sauvetage menée en 2008 et 2009 sur le site de Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne par R. Carme et C. Demangeot (société HADES) apportera sous peu une documentation particulièrement importante à ce sujet : elle a permis de mettre au jour 112 tombes datées, pour la plupart, de la seconde moitié du IV^e et de la première moitié du III^e s. av. J.-C. (Carme, Demangeot 2010 et étude en cours avec la collaboration de M. Py). La sépulture d'un dénommé *Atila* au Marduel près de Sernhac, incomplètement connue, est légèrement plus récente, du début du II^e s. av. J.-C. (Py 1983). Et dans ce secteur géographique, les tombes un peu plus anciennes mais se rapportant cependant au second Âge du Fer, sont tout aussi rares, comme celle de Font de la Vie à Saint-Bauzille-de-Montmel, dans l'Hérault, du milieu du V^e s. av. J.-C. (Dedet 1995a) et celle de la Roussillonne à Nîmes, de la fin du IV^e ou du début du III^e s. av. J.-C. (Dedet, Gauthey 2008).

Dans les régions voisines, en Languedoc occidental et en Provence, la documentation utilisable est rare et les données sont le plus souvent encore incomplètes ou en cours d'étude. La nécropole d'Ensérune, en usage depuis le début du V^e s. au moins jusqu'aux environs de 200 av. J.-C., a été largement explorée (Dubosse 2007) ; mais sur les quelque 520 tombes mises au jour, les deux tiers se prêtent peu à une étude satisfaisante du fait des objectifs de fouilles trop anciennes et du mélange du mobilier, et sur le tiers restant, d'un intérêt plus grand, seulement six sépultures ont été à ce jour publiées intégralement (Schwaller *et al.* 1995). Toujours dans la partie occidentale du Languedoc, des tombes de la fin du V^e ou du IV^e s. ont été repérées aux Oubiels près de Sigeac dans l'Aude et, dans l'Hérault, à Saint-Julien près de Pézenas et à la Martelle près de Siran, mais elles étaient complètement détruites. Dans cette région, seule la nécropole de Mourrel-Ferrat à Olonzac (Hérault), partiellement fouillée, fournit des données fiables pour la fin du IV^e et le début du III^e s. av. J.-C. (Janin *et al.* 2000). Et vers l'ouest au-delà de l'Aude, le bassin aquitain est une totale *terra incognita* en ce domaine. Rareté et caractère très incomplet de la documentation disponible caractérisent aussi la Provence et les Alpes méridionales, comme les quatre tombes de Cucuron/Les Conques dans le Vaucluse, de la première moitié du III^e s. av. J.-C. (Dumoulin 1962), ou encore plusieurs découvertes faites au XIX^e s. dans les vallées de l'Ubaye et de la haute-Durance, dont les sépultures des Mâts à Jausiers (Bérard 1997) ou de Peyre-Haute à Guillestre (Ganet 1995) sont les moins mal connues.

Cette carence de données sur le second Âge du Fer est d'autant plus flagrante qu'elle succède à une période où les tombes abondent, depuis les rivages du golfe de Gascogne jusqu'à la frontière italienne. Dans la seule région du

Fig. 1. Localisation d'Ambrussum dans le sud de la France.

Languedoc oriental, ce ne sont pas moins de trois cents tumulus du premier Âge du Fer qui ont été plus ou moins précisément fouillés entre les fleuves Hérault et Rhône. Ce phénomène tumulaire qui connaît un grand développement, pas seulement dans les secteurs de plateaux calcaires des Garrigues où le cantonnaient les recherches traditionnelles (Dedet 1992), mais aussi dans les plaines et les vallées du fait de l'essor de l'archéologie préventive (Dedet, Lisfranc 2005 ; Daveau, Dedet 2010), décline très rapidement dès le commencement du VI^e s. av. J.-C., et disparaît au début du siècle suivant. Ici donc en Languedoc oriental, pour ces quatre siècles courant entre les derniers tumulus et les tombes de la fin du II^e et du I^{er} s. av. J.-C., le vide était presque total.

Cette nécropole ne constitue pas seulement un jalon important pour discerner l'évolution des pratiques funéraires en Languedoc oriental et dans le sud de la France à l'Âge du Fer. C'est aussi un des très rares sites protohistoriques régionaux, avec Ensérune, où l'on peut établir la relation entre agglomération des vivants et cimetière. La colline dominant la nécropole de Mourrel-Ferrat porte l'habitat correspondant, mais celui-ci n'a fait l'objet que de sondages limités. Quant aux tombes des Oubiels, elles se situent à la périphérie de l'oppidum de Pech Maho, mais on n'en connaît que des restes mobiliers éparpillés et complètement déconnectés. Ici, à *Ambrussum*, cette opportunité repose sur des données issues de fouilles récentes, à la fois dans la nécropole et dans l'espace habité par les vivants.

L'habitat protohistorique d'*Ambrussum*, nom qu'il portait dès le début du principat d'Auguste¹, au moins, a été partiellement mis au jour sur la colline qui domine immédiatement la nécropole, lors des recherches dirigées par J.-L. Fiches de 1967 à 1979. Ce lieu est d'abord occupé au Néolithique final, puis aux VI^e et V^e s. av. J.-C.,

1 Il figure sur les quatre gobelets de Vicarello.

et, entre temps, fréquenté au Bronze final. Mais c'est seulement à la fin du IV^e s. ou au début du III^e s. av. J.-C. que l'installation humaine devient plus importante et plus structurée, ceinturée par un puissant rempart de pierre sèche, et cet oppidum va continuer à vivre jusqu'au début du II^e s. ap. J.-C. Un « quartier bas », en fait une station routière le long de la voie *Domitia*, lui est adjoint dans la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C., au pied de la « ville haute » et recouvrant notamment la nécropole protohistorique alors noyée sous les alluvions du Vidourle. Cette ville basse, dont J.-L. Fiches a exhumé les vestiges de 1979 à 2009, tombera à son tour en désuétude dans la deuxième moitié du IV^e s. ap. J.-C. (Fiches, Mathieu 2002).

2. Le site

2.1. Un lieu de passage exceptionnel

En Languedoc oriental, à l'extrémité est du département de l'Hérault, à mi-chemin entre Montpellier et Nîmes et aux abords immédiats de la ville de Lunel, *Ambrussum* jouit d'une situation remarquable, au croisement de deux voies naturelles, l'une reliant de vastes horizons, l'autre d'intérêt plus régional entre l'arrière-pays et le littoral (**fig. 1**).

L'oppidum se trouve en effet en bordure même du « couloir languedocien », grand axe entre Italie – vallée du Rhône d'un côté, Ibérie – Bassin aquitain de l'autre. Il est sur la première ligne de collines calcaires des Garrigues de Nîmes et du Languedoc oriental, d'altitude ici très modeste, dominant la plaine littorale en sa lisière septentrionale. Ce tracé correspond d'ailleurs, dans cette partie du Languedoc, à celui de la voie à laquelle *Domitius Ahenobarbus* a laissé son nom en 118-117 av. J.-C. Antérieurement d'après Polybe, sans doute dès le milieu du II^e s. av. J.-C., Rome avait déjà borné cette route de milliaires. Celle-ci ne fait que reprendre un itinéraire plus ancien, protohistorique, que qualifie le pseudo-Aristote dans la seconde moitié du III^e s. av. J.-C. : « d'Italie, il y a, dit-on, une route qui mène en Celtique chez les Celtoligures et les Ibères ; on l'appelle voie Hérakléenne ». Et le même auteur rapporte que les chefs indigènes étaient tenus de veiller à la sécurité de ceux qui l'empruntaient.

Cet habitat est aussi bordé par le Vidourle, fleuve côtier ouvrant un axe perpendiculaire à celui de la plaine bas-languedocienne, à travers ces Garrigues qui s'étendent au nord et au nord-ouest jusqu'au pied des Cévennes, à 35 km de là. À l'opposé, ce cours d'eau permet de gagner la région lagunaire et la mer Méditerranée, distante de 20 km.

2.2. Une colline, un fleuve, une terrasse

Le site d'*Ambrussum* comporte trois éléments topographiques importants et pouvant entraîner d'importantes contraintes pour le groupe humain qui s'y installe (**fig. 2, 3 et 4**).

Une colline tout d'abord, celle du Devès, qui a fixé l'habitat. C'est un relief calcaire du Valanginien inférieur, culminant à 56 m d'altitude et formant un amphithéâtre naturel orienté vers le nord-est. Il domine la plaine d'une quarantaine de mètres seulement, mais ses pentes sont abruptes, voire même à-pic en sa partie inférieure, et limitées au nord et au sud par des rochers.

Le Vidourle est un modeste cours d'eau méditerranéen de 85 km de long, mais il connaît de violentes crues, particulièrement en automne. À travers les Garrigues et avant d'atteindre la plaine littorale, il coule dans une vallée marquée par une succession de petits défilés et de secteurs très amples pouvant atteindre et même dépasser un kilomètre de largeur, comme c'est le cas au niveau d'*Ambrussum*, entre la colline du Devès et celle qui porte le village de Gallargues-le-Montueux. Sa physionomie actuelle a été profondément modifiée au fil des siècles par des travaux visant à limiter ses inondations dévastatrices. L'examen des photographies aériennes et des sondages ont montré que son lit mineur était beaucoup plus large que l'actuel et qu'il décrivait des courbes et des méandres aujourd'hui abandonnés. L'une de ces courbes est tangente à la colline du Devès. Juste en amont, en rive droite, la terrasse du Sablas, beaucoup moins large qu'aujourd'hui, vient s'achever au niveau de la colline. Désormais, le long de l'oppidum, le cours d'eau longe directement le pied de la colline sans qu'il y ait de terrasse en rive droite

Fig. 2. Situation d'Ambrussum. A : contexte topographique. B : contexte géologique (d'après la feuille de Lunel XXVIII-43 du BRGM au 1/50 000 et P. Poupet).

INTRODUCTION

Fig. 3. Site d'Ambrussum : l'oppidum du Devès, la nécropole du Sablas, le Vidourle et la limite occidentale du lit fossile. (DAO B. Dedet, d'après relevés de A. Carrier, J.-L. Fiches, P.-Y. Genty, V. Mathieu, J.-L. Paillet et J.-C. Roux).

(Poupet dans Fiches dir. 1989, p. 27-29). Ce secteur du Sablas, le « banc de sable » en occitan, juste au nord de la hauteur portant l'habitat, là où le Vidourle dont le lit n'est pas encore contraint sur l'une de ses rives peut s'étaler largement, est donc favorable à l'établissement d'un gué, en fait le dernier possible à proximité de l'oppidum. C'est en ce lieu que fut installée la nécropole de l'habitat protohistorique, du moins le quartier de tombes du III^e s. av. J.-C. qui fait l'objet de cette étude (**fig. 3 et 4**).

D'après les observations sédimentologiques et pédologiques faites par J.-F. Berger sur les coupes ménagées dans les fouilles elles-mêmes ou à l'occasion de tranchées profondes en dehors de celles-ci, cette terrasse témoigne, entre le V^e s. av. J.-C. et le début du Moyen-Âge, de la succession de phases d'encaissement et de stabilité du lit du cours d'eau ou au contraire de périodes de remontée du plancher fluvial accompagnées d'une recrudescence des crues (Berger *et al.* 2004). Les III^e et II^e s. av. J.-C. connaissent une période d'accalmie hydrologique, le lit fluvial étant alors très encaissé, sans doute de manière plus marquée qu'aujourd'hui, et la plaine présentant un drainage stable, favorable à la formation des sols et à la colonisation des berges. Les sépultures peuvent être alors installées tout près du fleuve. Ultérieurement, à partir du dernier quart du II^e s. av. J.-C. et jusqu'au milieu du II^e s. ap. J.-C., intervient un épisode de dérèglement, avec exhaussement du plancher fluvial et augmentation du régime des crues, processus qui s'accélère d'ailleurs à partir du milieu du I^{er} s. ap. J.-C. Les tombes implantées auparavant dans le lit majeur sont alors recouvertes, de même que des vestiges d'habitat reconnus plus en aval, dans le secteur du pont romain.

3. Historique des recherches et histoire du site : un oppidum gaulois, sa nécropole et une station routière gallo-romaine

Avec son rempart éboulé en pierre sèche, la colline du Devès n'a pas manqué d'attirer très tôt l'attention mais la découverte de la nécropole d'*Ambrussum* est, en revanche, toute récente.

Une ville antique est identifiée sur la hauteur, dès la première moitié du XVIII^e s. (Ménard 1750, p. 36-37), qui fit l'objet de premières excavations en 1835 par J.-P. Hugues. À la fin du XIX^e s., l'origine préromaine de cet établissement est reconnue (de Saint Venant 1897, p. 507) puis confirmée dans la première décennie du XX^e s. par les fouilles de Grant et Marignan (Fiches, Mathieu 2002, p. 526-527). Deux armes en fer de la fin du second Âge du Fer furent trouvées vers 1850 « à la tête du pont d'*Ambrussum*, rive droite, c'est-à-dire au pied même de l'escarpement que couronne l'enceinte » : une lance à douille et une épée avec son fourreau (de Saint Venant 1897, p. 507). Ces objets ont disparu et si J. de Saint Venant donne quelques détails sur leur morphologie, il ne les illustre pas. Cependant, selon cet auteur, l'épée est « du type de Saint-Siffret », tombe découverte en 1893 aux environs d'Uzès dont les armes, elles, ont été figurées (*ibid.*, pl. X, p. 484) et qui datent du II^e s. av. J.-C. Aucune précision sur les conditions de la trouvaille d'*Ambrussum* n'est connue et l'origine de ces armes reste problématique. Elles pourraient provenir d'une sépulture détruite, mais on peut aussi avoir affaire aux restes d'un dépôt d'offrandes dans un site, la rive d'un cours d'eau, évoquant aussi bien la limite territoriale que le lieu de passage, à l'instar des dépôts d'Auzet et de la Source du Noyer à Roquefort-les-Pins en Provence orientale (Dedet, Marchand 2009).

À partir de 1967, un programme de recherches systématiques débute à *Ambrussum*, sous la direction de J.-L. Fiches, d'abord jusqu'en 1979, sur la hauteur du Devès, siège de l'oppidum protohistorique, puis, entre 1980 et 1985 et depuis 1993, au pied de celle-ci sur la terrasse du Sablas (**fig. 5**).

Sur la colline, les travaux ont surtout porté sur l'agglomération des I^{er} s. av. et I^{er} s. ap. J.-C., portique près de la porte méridionale du rempart, maisons A, B et C et rue principale. Les niveaux d'habitat antérieurs, datés du Néolithique, de la fin du IV^e, du III^e et du II^e s. av. J.-C. n'ont été fouillés que sur une surface limitée : une habitation d'environ 50 m² sous la maison gallo-romaine B (Fiches *et al.* 1976, p. 33-64) et plusieurs sondages, sur une surface cumulée de l'ordre de 50 m², sous la maison A et à ses abords (Fiches *et al.* 1979 ; Fiches 1983). Parallèlement ces travaux permettaient de dater la construction de l'enceinte vers la fin du IV^e s. av. J.-C., avec une importante réfection dans la seconde moitié du siècle suivant. (**fig. 5**).

Dans le quartier bas, c'est une station routière bordant la voie Domitienne qui a été mise au jour, dont l'installation remonte aux environs de 30 av. J.-C. et dont les divers bâtiments, plusieurs fois remaniés, seront abandonnés au

Fig. 4. L'oppidum du Devès, le quartier bas du Sablas et le Vidourle ; vue prise du nord-est (cliché C. Landes) ; la flèche signale la ferme auberge gallo-romaine sous laquelle se trouve le secteur fouillé de la nécropole protohistorique.

milieu du III^e s. ap. J.-C. pour les uns, au début du siècle suivant pour d'autres : trois auberges (**fig. 5**, n° 1, 4 et 5), une hôtellerie peut-être officielle, organisée et réservée à l'administration (n° 12), une habitation abritant une forge (n° 10) et un établissement de bains (n° 8). Ce relais routier englobe, au bord même du Vidourle, un petit sanctuaire créé dès la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. et qui fonctionne jusqu'à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. (**fig. 5**, n° 11). Ce lieu de culte, d'abord simple enclos fossoyé, puis autel maçonné dans une enceinte bâtie, est bordé au sud par une large rue rejoignant la voie Domitienne et se dirigeant vers le lit du fleuve. Peut-être cette voie correspond-elle à un tracé primitif de la Domitienne et conduit-elle à un gué permettant le passage antérieurement à la construction du pont (Fiches *et al.* 2007). Dans cette optique le sanctuaire aurait pu permettre d'assurer la protection de cette traversée, comme beaucoup plus tard, au Moyen-Âge, une chapelle rurale dédiée à Marie élevée aux abords du vieux pont romain (*capella Sancte Marie de Ponte-Ambrosio*) atteste une telle préoccupation (Bonnet 1905, p. 295, d'après une bulle du pape Adrien IV citant les possessions du chapitre de Nîmes en 1156).

Ce sont les fouilles dirigées par J.-L. Fiches dans les années 1980 sur ce relais d'étape qui ont occasionné la découverte de la nécropole étudiée ici, et l'implantation des structures bâties de cet établissement a imposé la localisation et la limite des travaux de terrain portant sur cette dernière.

Dans cette ville basse, en dehors de l'enclos cultuel n° 11, seule l'auberge n° 1 fit l'objet d'une recherche en profondeur. Celle-ci, échelonnée de 1980 à 1985, permit d'atteindre les niveaux les plus anciens et en particulier celui qui correspond à la fondation de l'édifice vers 30 av. J.-C. Pour reconnaître la terrasse alluviale sur laquelle la construction avait été installée, plusieurs sondages profonds furent effectués entre 1981 et 1984 sous ces niveaux ainsi que dans la rue bordant l'îlot à l'ouest. Dans plusieurs salles de cette auberge, les pièces 10, 11, 19, 29 et 36,

Fig. 5. Plan du rempart édifié à la fin du IV^e s. av. J.-C., du pont romain et des vestiges d'époque gallo-romaine mis au jour lors des recherches menées de 1969 à 2007 sur l'oppidum du Devès et dans la station routière du Sablas. Le secteur fouillé de la nécropole se situe dans la cour de l'édifice n° 1, ferme-auberge bordant une rue identifiée à la voie Domitienne, et dans un sondage effectué sous cette voie à l'extérieur du bâtiment.

4, 5 et 12 : lieux d'étape ; 9 et 10 : habitations ; 11 : enclos cultuel. (DAO Y. Manniez et V. Mathieu, d'après des relevés de A. Carrier, J.-L. Fiches, P.-Y. Genty, J.-L. Paillet et J.-C. Roux).

INTRODUCTION

Ferme-auberge n° 1. Localisation des sondages profonds effectués entre 1981 et 1984 et des structures funéraires mises au jour avec la numérotation de Fiches dir. 1989 et, entre parenthèses, les nouveaux numéros intégrant ces premières découvertes au reste de la portion de nécropole fouillée entre 1999 et 2003 (relevés J.-L. Fiches, DAO V. Mathieu et B. Dedet).

Fig. 6. Ferme-auberge n°1, après la fouille, présentée au public dans son état 2a (10 av.-20 ap. J.-C.) ; vue prise du sud. Au centre la cour ; au fond et à droite les salles ; à gauche la voie. (cliché J.-L. Fiches).

Fig. 7. Plan général du quartier de nécropole fouillée (relevés J.-L. Fiches et B. Dedet ; DAO V. Mathieu et B. Dedet).

comme dans la cour, secteurs 31A, 31B et 31C, ainsi qu'à l'extérieur de l'édifice, dans la rue 01, ces sondages permettaient d'observer à leur base, l'existence de fosses ou de nappes charbonneuses enfermant des os brûlés et un mobilier très fragmenté daté alors de la fin du III^e au milieu du II^e s. av. J.-C. (**fig. 6**). Lors de la fouille, ces vestiges ne purent être dégagés que très partiellement, dans la partie inférieure de sondages limités et profonds, et ils furent identifiés comme des restes d'habitat. La reconnaissance de tombes ne fut effective que lors de l'étude des os qui suivit, pendant la phase de préparation de la publication de cette auberge dirigée par J.-L. Fiches (Fiches dir. 1989, p. 29-39).

Neuf tombes ou vestiges funéraires étaient alors identifiés, mais, dans cet ouvrage, seuls les os humains furent analysés séparément, par tombe (Duday dans Fiches dir. 1989, p. 30-33), tandis que le reste du matériel était étudié globalement, par catégorie et non par sépulture, charbons de bois (Chabal dans Fiches dir. 1989, p. 33-35), mobilier métallique (Feugère, Tendille dans Fiches dir. 1989, p. 35-36), autres objets et céramiques (Fiches dans Fiches dir. 1989, p. 36-38). Cependant la conclusion soulignait à juste titre l'intérêt de cette découverte, tant au niveau local, celui de la connaissance de l'organisation de l'agglomération d'*Ambrussum*, qu'au niveau régional, celui des pratiques funéraires du Languedoc oriental (Fiches dans Fiches dir. 1989, p. 38-39).

Dans les années 1990, un programme de recherche sur les pratiques funéraires protohistoriques se mettait en place en Languedoc. L'occasion se présentait de combler quelque peu la grande lacune qui concernait alors, en ce domaine, le Languedoc oriental pour la première moitié et le milieu du second âge du Fer. Bien entendu, l'existence de la station routière en ce lieu ne permettait pas d'envisager la fouille exhaustive de la nécropole : celle-ci ne pouvait être atteinte que là où les niveaux gallo-romains avaient été entièrement explorés ; les murs et les autres structures construits à cette époque, et qu'il convenait de conserver, ne pouvaient que limiter ou fractionner la surface dégagée. Mais il est apparu de première importance de pouvoir préciser la forme et le contenu de ces sépultures, leur datation ainsi que les différents aspects des pratiques funéraires mises en œuvre, de disposer d'une base de données plus étoffée et de pouvoir discerner une éventuelle variabilité sur les plans spatial et temporel. L'emplacement de l'auberge de l'îlot 1 présentait cette opportunité : c'était le seul qui ait alors été fouillé jusqu'aux niveaux correspondant à la fondation de la station routière et la cour de cet édifice offrait un vaste espace de 400 m², libre de toute structure bâtie, où il était possible de fouiller en extension les couches sous-jacentes (**fig. 7**).

C'est donc en ce lieu que, de 1999 à 2003 nous avons pu fouiller cette partie de la nécropole, dans le cadre du programme de recherche développé par J.-L. Fiches sur le site de la station routière. Ces nouvelles recherches ont procuré seize nouvelles tombes (T 10 à 25), une aire de crémation (bûcher B1), deux dispositifs annexes ainsi que le sol de circulation du cimetière (**fig. 8**). La datation de l'ensemble de ces structures entre dans les trois derniers quarts du III^e s. av. J.-C., et l'étude de cette nouvelle documentation permet aussi de réajuster la datation avancée pour les premières découvertes funéraires des sondages, qui apparaissent tout à fait synchrones des tombes fouillées ensuite.

Évidemment on n'a là qu'une petite part d'une nécropole plus vaste. Aucune limite n'a été atteinte dans le cadre restreint de l'auberge de l'îlot 1, et un sondage, effectué en profondeur 10 m à l'ouest de cet édifice, sous la rue (sondage 01), a également révélé une structure funéraire. Cette nécropole peut donc recouvrir un espace beaucoup plus vaste et s'étendre de tous les côtés au-delà du lieu recouvert par ce bâtiment. Elle n'atteignait cependant pas l'emplacement où fut plus tard installé l'enclos cultuel de l'îlot 11, à 50 mètres au sud-est de l'auberge (**fig. 3, C**). En ce lieu, en effet, un sondage profond a mis au jour, à la surface d'un sol pédologique hydromorphe à 11,17 m NGF, soit 20 cm plus bas que celui de la nécropole, un cailloutis assez dense et régulier, des charbons de bois et des tessons. Ces traces d'occupation ont été repérées sur plusieurs mètres carrés ; elles semblent contemporaines de la nécropole exhumée plus au nord mais, en l'absence de tout os humain et objet brûlé, ne paraissent pas s'inscrire dans un contexte funéraire (Fiches *et al.* 2007, p. 52). Plus loin, à 150 mètres dans la même direction, près du pont romain, dans les niveaux les plus profonds de deux tranchées de reconnaissance effectuées en bordure du fleuve (zones 15 et 16 ; **fig. 3, A**), ce sont des traces d'habitat datées des trois derniers quarts du III^e et du premier quart du II^e s. av. J.-C. qui furent mises au jour, notamment un mur et du mobilier céramique (Raynaud *et al.* 1998, p. 9-10). Ce sont là les deux seuls emplacements du quartier bas où la fouille a atteint le substrat stérile en documents archéologiques. Mais la durée de l'habitat du Devès, au moins quatre siècles entre la structuration de l'oppidum à la fin du IV^e s. av. J.-C. et son abandon au début du II^e s. après J.-C., laisse bien sûr supposer un vaste cimetière de cette époque². On peut aussi évoquer l'occupation antérieure attestée sur la colline, notamment celle des VI^e et V^e s. av. J.-C., mais ce que l'on connaît des pratiques funéraires de cette période en Languedoc oriental semble indiquer alors un traitement solennel de la mort réservé à une minorité d'individus et un mode de groupement des tombes différent de celui qui est mis en place au III^e s. av. J.-C. Seul un accès aux niveaux contemporains de la nécropole situés dans d'autres secteurs de la station routière peut permettre des apports nouveaux en ce domaine ; mais cela reste tributaire de l'état d'avancement des fouilles des bâtiments et des voies de cet établissement et l'exploration des niveaux profonds de celui-ci n'est pas actuellement à l'ordre du jour.

Les études sédimentologiques ont montré que ce secteur de la terrasse alluviale était périodiquement envahi par les eaux fluviales à partir de la première moitié du II^e s. av. J.-C. C'est donc en fait seulement la nécropole antérieure à cette date qui peut s'y trouver ; les tombes postérieures au milieu du II^e s. av. J.-C. doivent être recherchées ailleurs, dans des zones alors non inondables.

2 Il reste l'interrogation que pose la présence d'armes du II^e s. av. J.-C. découvertes près du pont romain : celles-ci proviennent-elles de tombes ou d'un dépôt cultuel d'un autre type effectué sur la berge du fleuve ? L'ignorance quant au lieu exact et aux circonstances de cette trouvaille ne facilite pas son interprétation.

4. La publication de la nécropole

En 2003, l'ensemble de la surface du cimetière protohistorique située sous l'auberge de l'îlot 1 était exploré, et aucun autre secteur de la station routière n'est suffisamment fouillé en profondeur pour permettre d'accéder au niveau funéraire ou contemporain de celui-ci, ni ne doit l'être prochainement. Dès lors, la publication de la portion explorée de cette nécropole se justifie amplement, même si, du fait du caractère limité de la surface fouillée, plusieurs aspects comme l'organisation d'ensemble du cimetière et son évolution, la répartition différenciée des tombes en fonction de divers critères naturels ou sociaux ne peuvent être encore abordés sur une base solide. Néanmoins, cette fouille permet un éclairage très circonstancié sur un moment de l'utilisation de ce cimetière et sur les pratiques funéraires des habitants d'*Ambrussum* dans la seconde moitié du III^e s. av. J.-C., d'autant que le recouvrement rapide et épais de la nécropole par les alluvions du Vidourle a assuré une bonne conservation et protection des vestiges.

Ce travail reprend aussi l'étude des vestiges funéraires découverts lors des sondages des années 1980-1984, et cela à la lumière des découvertes de 1999-2003. Ces dernières permettent en effet de connaître précisément la forme des tombes et les pratiques mises en œuvre et donc de mieux interpréter les vestiges partiels mis au jour vingt ans plus tôt et d'éclairer les données alors obtenues. C'est pourquoi on examine d'abord les données des fouilles de 1999 à 2003 : la position stratigraphique de la nécropole et la méthode employée pour étudier celle-ci (chapitre 1), puis les structures découvertes à cette occasion, les tombes T10 à T25³, les dispositifs annexes et le sol de circulation de la nécropole (chapitre 2) et enfin l'aire de crémation B1 (chapitre 3). L'examen de la documentation procurée par les sondages préliminaires, regroupée cette fois tombe par tombe, est repris, cela à la lumière des fouilles ultérieures sur la nécropole, et l'étude du matériel, en particulier céramique, largement complétée (chapitre 4) : il s'agit des structures découvertes dans le secteur 01 (renommée structure ST 1), dans le secteur 10 (tombe 2), dans le secteur 19 (tombes 3 et 4), dans le secteur 31 (tombe 5), dans le secteur 36 (tombe 6) et des fosses B, C et du « foyer » A dans le secteur 29 (tombes 7, 8 et 9, respectivement). Le chapitre 5 est consacré au mobilier découvert dans toutes les tombes, les bûchers et sur le sol, par catégories d'objets, et plus spécialement à leur apport pour la datation de cette portion de la nécropole. Le chapitre 6 s'efforce de caractériser les pratiques funéraires mises en œuvre, et leur variabilité en fonction de l'âge et du sexe présumé du défunt. Le chapitre 7, enfin, cherche à replacer ces usages dans le contexte régional. Suivent quatre études spécialisées, portant sur les charbons de bois par Carine Cençon Salvayre et Aline Durand, la faune vertébrée par Armelle Gardeisen, sur les restes de poissons par Gaël Piquès et celle des graines et fruits carbonisés par Núria Rovira.

Remerciements

Je remercie vivement Jean-Luc Fiches, directeur de recherche au CNRS, pour sa confiance. Il m'a permis de conduire la fouille du secteur de la nécropole durant ces cinq années, de 1999 à 2003, dans le cadre du programme de fouilles qu'il dirige à *Ambrussum* depuis la fin des années 1960. J'ai pu bénéficier de toute l'infrastructure du chantier, tant au niveau matériel que financier, et de l'aide de ses proches collaborateurs, Véronique Mathieu, ingénieur au CNRS, et Michiel Gazenbeek, chercheur à l'INRAP. Ma dette est grande aussi envers les étudiants qui ont participé aux différentes campagnes de la nécropole, avec enthousiasme et efficacité, Anne Berthou, Sandrine Bonté, Muriel Brazzotto, Mélanie Contério, Julie Damaggio, Valérie de Valerio, Myriam Gauthey, Fanny Hubac, Sandrine Jaureche, Florence Martin, Marie Matal, Alexandra Roche, Elsa Saget, Angélique Sergeant, Sabine Vermillard, Alexandre Boucher, Laurent Kimpinaire, Nicolas Maurel, Alain Vincent-Falquet, sans oublier Thérèse Panouillères, ingénieur de recherche au CNRS. Un grand merci également à Jacques Gauthey, technicien de recherche au CNRS, qui, outre son aide sur le terrain, a mis au net les plans de la campagne de 2000, à Núria Rovira, chercheuse associée au CNRS, qui a réalisé, parfois aidée par des fouilleurs, les opérations de tamisage et de tri des vestiges des refus de tamis, ainsi qu'à Hugues Boisson, chercheur associé au CNRS, pour avoir effectué un certain nombre de dessins de matériel céramique. La restauration du mobilier métallique, essentiellement en fer ou en alliage cuivreux, a été effectuée par le Laboratoire de conservation, restauration et recherches du Centre Archéologique du

3 Cette numérotation prend la suite des 9 structures ou tombes découvertes entre 1980 et 1984.

INTRODUCTION

Var à Draguignan et mes remerciements vont à Jacques Rebière et Joël Françoise. Merci aussi à Corinne Sanchez et Éric Gailledrat, chercheurs au CNRS, qui ont bien voulu m'aider dans l'identification des différentes catégories de céramiques à vernis noir, et en particulier celle issue des ateliers de Rosas, à Georges Marchand, chercheur associé au CNRS, et à Martine Schwaller, Conservatrice du Patrimoine au SRA, pour leurs précisions sur la nécropole d'Ensérune, à Rémi Carme et à Coralie Demangeot (Société Hadès) pour leurs informations sur celle de Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne, ainsi qu'à Loïc Buffat (Société Mosaïques Archéologie) pour les renseignements concernant celle de Labruguière/Le Causse dans le Tarn. Merci à Henri Duday (directeur de recherche au CNRS) qui a mis à ma disposition, avant publication, son texte sur les restes humains de la nécropole de la Porta Nocera à Pompéi. Merci enfin à Sylvie Dedet, Jean-Luc Fiches, Stephan Fichtl et Georges Marchand, mes premiers lecteurs, pour les améliorations apportées au manuscrit.